

9

ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

SUR

L'ORA MARITIMA

DE RUFUS FESTUS AVIENUS

PAR

M. F. DE SAULCY

Extrait de la REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

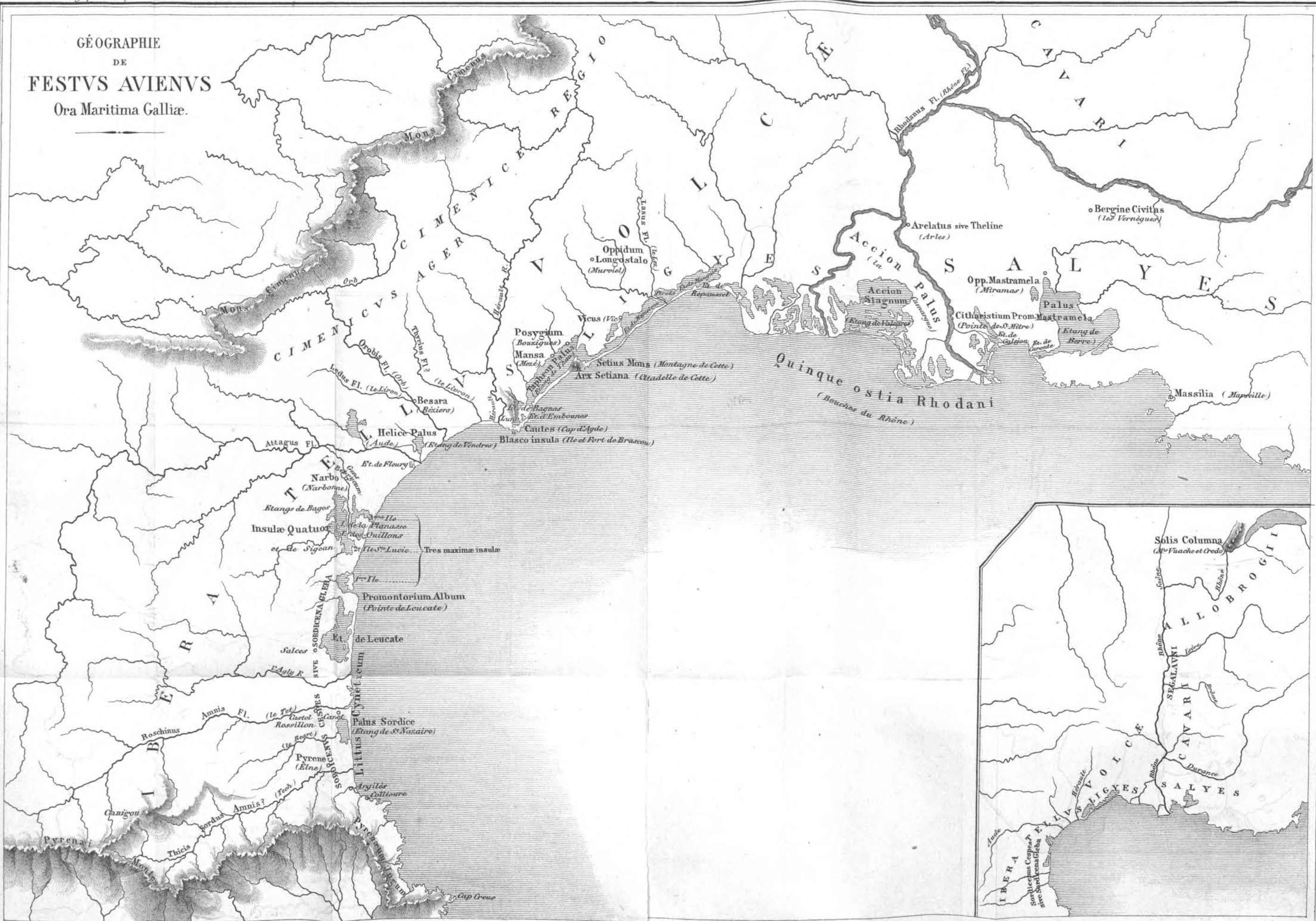
DIDIER et C^e, éditeurs

QUAI DES AUGUSTINS, 35

—
1867



GÉOGRAPHIE
DE
FESTVS AVIENVS
Ora Maritima Galliae.



ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

SUR

L'ORA MARITIMA

DE RUFUS FESTUS AVIENUS

Il est peu de livres qui intéressent à un plus haut point la géographie antique de notre pays que le petit poëme d'Avienus intitulé : *Ora maritima*. Ce titre seul suffit pour nous indiquer le but que s'est proposé notre auteur ; c'est la côte maritime qu'il a voulu décrire pour Probus, son ami ou son élève, et il a, pour cela faire, compulsé les auteurs qui pouvaient lui révéler l'état ancien et suranné des côtes qu'il entendait faire parcourir en pensée à son lecteur. Mettant donc de côté toutes les appellations modernes (j'entends par ce mot celles qui étaient usitées à l'époque où il vivait), Avienus s'est plu à mentionner exclusivement les noms de lieux qui représentaient un état de choses antérieur de plusieurs siècles. On conçoit dès lors facilement de quelle importance pour la géographie comparée peut être une description de cette nature.

Prenant la côte Ibérique baignée par l'Océan atlantique, Avienus l'a décrite à grands traits, réservant les détails, parfois minutieux, pour la côte méditerranéenne, à partir des colonnes d'Hercule, c'est-à-dire du détroit de Gibraltar, jusqu'à Marseille.

Je ne suis malheureusement pas en mesure de commenter toute la portion du poëme concernant les côtes Ibériques, qui viennent se terminer à la chaîne des Pyrénées ; je ne connais pas assez bien le pays pour cela. Mais ayant, à plusieurs reprises, parcouru avec soin la côte spécialement gauloise, depuis le cap de Creus jusqu'à Marseille, c'est

la partie du poëme d'Avienus qui a trait à cette côte, que je vais examiner et m'efforcer d'élucider.

D'autres, comme le savant Pierre de Marca, ont tenté de résoudre la plupart des problèmes géographiques que présente ce poëme; mais je crois que tout n'est pas dit encore sur leur compte, et cette pensée me donne la confiance que l'étude que j'entreprends aujourd'hui ne sera pas inutile, ni même dénuée d'un certain intérêt.

Avant tout, constatons un fait qui va ressortir très-clairement de ce travail; c'est qu'Avienus a écrit sa description en signalant les points que rencontrerait successivement un navigateur qui, parti de Cadix, serrerait de très-près et constamment la côte, afin de se rendre à Marseille.

Si, chemin faisant, nous rencontrons dans notre auteur quelque digression, il nous sera facile de reconnaître qu'elle a sa raison d'être, et qu'elle ne constitue pas ce que l'on appelle un véritable hors-d'œuvre.

Avant d'entrer en matière, un mot sur Rufus Festus Avienus.

Il naquit à Volsinium en Etrurie, et vécut à Rome vers la fin du iv^e siècle; on croit qu'il fut proconsul deux fois: d'abord en Afrique, en 366 ou 367, puis en Achaïe; mais le fait n'est pas certain. On ignore l'époque de la mort d'Avienus; on sait seulement qu'il fut marié et laissa plusieurs enfants.

Nous devons maintenant dire, le plus brièvement possible, quelles sont les publications qui nous ont fait connaître l'*Ora maritima*.

Les manuscrits de ce poëme sont plus que rares, et peut-être est-ce toujours le même qui a servi aux diverses éditions publiées jusqu'à ce jour. Qu'est devenu ce précieux manuscrit? Je l'ignore. Mon but n'étant nullement de me livrer à des recherches bibliographiques, que quelque autre ferait certainement beaucoup mieux que moi, j'y renonce sans regret et je me contente de mentionner les éditions que j'ai vues citées. Les voici :

1^o Édition de Victor Pisani, à Venise, 1488, in-4.

2^o Autre édition de Venise, 1502.

3^o Édition de Londres, 1713 (dans les *Opera poetarum latinorum* de Maittaire).

4^o Enfin, édition de Wernsdorf, à Helmstadt, 1792.

C'est cette dernière seule que j'ai entre les mains, et c'est par conséquent sur le texte qu'elle fournit, que je veux faire porter exclusivement mes observations.

Je le répète, comme je n'ai ni le désir, ni le temps de me livrer à

des recherches purement bibliographiques, je déclare que je me suis borné à étudier l'édition de Wernsdorf; cela dit, j'entre en matière.

La partie du poëme d'Avienus que je me propose d'annoter commence au vers 556. Je transcrirai donc séparément, à partir de là, chaque groupe de vers bien séparé, et je le ferai suivre des éclaircissements dont il me paraîtra avoir besoin.

556. Qua piniferto stat Pyrene vertice,
Et arva late et gurgitem ponti premit.

La chaîne des Pyrénées, qui sépare la Catalogne du Roussillon, projette dans la mer une série de caps parmi lesquels sont le cap de Creus, les pointes de Cervera et de Banyuls, et enfin le cap Béarn, au sommet duquel est établi le feu de Port-Vendres. A partir du cap Béarn se trouvent encore quelques caps rocailleux et de médiocre importance, dont les deux derniers enserrrent le petit port de Collioure.

Au delà, c'est-à-dire au nord de ce point, la côte s'abaisse complètement, et elle devient une plage marécageuse et sablonneuse à la fois, sur laquelle ne surgissent qu'à de très-grands intervalles des pâtés de roches, formant caps ou îles, et que nous énumérerons à mesure qu'ils se présenteront à nous.

In sordiceni cespitis confinio
Quondam Pyrene, civitas ditis laris
Stetisse fertur; hicque Massiliæ incolæ
Negotiorum sæpe versabant vices.

L'expression *cespes* semble très-juste à qui, comme moi, a longuement cheminé sur cette plage basse, couverte de flaques d'eau et des touffes de joncs ou de graminées. Aussitôt après le coude à angle droit que forment de l'est à l'ouest les rochers dans lesquels se creuse le port de Collioure, on rencontre le village d'Argelès-sur-Mer; le marais commence immédiatement sur les bords de la petite rivière de la Massane, qui baigne Argelès. Ce marais immense, c'est le *Cespes Sordicenus* de notre poëte. Un peu plus loin nous trouverons la raison de cette dénomination.

Quelle était cette *civitas ditis laris, quondam Pyrene*, que fréquentaient les commerçants Massaliètes? Incontestablement, à mon avis, la ville antique qui, détruite, nous ne savons en quelles circonstances, s'est vu rebâtir par les Ibères, sous le nom d'Iliberris. En effet, ce nom signifie en langue ibérique, c'est-à-dire en basque,

Ville-Neuve (Ili-berri). L'emploi d'un pareil nom n'a véritablement de raison d'être que si à une ville ancienne et ruinée s'est substituée une ville nouvelle.

Iliberris est devenue célèbre par le passage de l'armée d'Annibal, se rendant d'Espagne en Italie. Tout le monde est d'accord pour reconnaître l'emplacement d'Iliberris à Elne, dont l'église, avec son cloître ravissant, occupe l'acropole; quant à la ville elle-même, elle existait sans aucun doute dans la plaine qui s'étend vers la mer, et à la Tour-bas-Elne il n'est pas rare que la charrue rencontre des substructions antiques, ainsi que je m'en suis assuré sur place. Je me rappelle, de plus, avoir vu parmi des monnaies antiques recueillies à Elne même, par un jeune curieux du pays, une pièce de cuivre de Carthage perdue vraisemblablement par quelque soldat d'Annibal.

Le nom d'Elne n'est qu'une corruption du nom de *Castrum Helenæ*, porté par cette illustre localité à l'époque des Constantin.

En venant de Collioure à Elne, on rencontre, à un kilomètre environ avant ce dernier bourg, une rivière importante : c'est le Tech.

Le nom d'Iliberris nous est transmis sous les formes suivantes : Eliberri, par Pomponius Mela; Illiberi, par Tite-Live; Illiberis, par Pline, et enfin Ἰλιβήρις par Strabon.

Voici dans quel passage Pomponius Mela mentionne Iliberris (Lib. II, cap. v, Gallia Narbonensis).

« Inde est Ora Sardonum (*lisez Sordonum*), et parva flumina Thetis
 « et Thicis, ubi accrevere persæva, colonia Ruscino, vicus Eliberri
 « magnæ quondam urbis et magnarum opum tenue vestigium. Tunc
 « inter Pyrenæi promontoria portus Veneris est in sinu Salso, et
 « Cervaria locus, finis Galliæ. »

Tout cela est parfaitement exact.

Mela, qui marche en sens inverse de celui que nous suivons, fait commencer l'*Ora Sordonum* à partir de Salces. Il rencontre le Thetis (la Têt) et le Thicis (le Tech), la colonia Ruscino, dont les ruines informes et très-peu importantes se retrouvent à Castel-Rossillon, puis Eliberri (Elne), dont il parle dans des termes équivalant à ceux qu'emploie Avienus; puis il trouve le portus Veneris (Port-Vendres), et enfin Cervaria, finis Galliæ (Cervera). Il est intéressant de constater, en passant, que cette limite n'a pas changé depuis Mela, puisque la ligne frontière qui sépare la France de l'Espagne suit la crête du petit cap de Cervera.

Dans le chapitre suivant, intitulé Hispania, Mela parle une seconde fois de Cervaria; voici le passage : « At si littora legas a Cervaria,
 « proxima est rupes quæ in altum Pyrenæum extrudit. Dein Thicis

les herbages Sordicènes; *Littus Cyneticum*, c'est toute la côte proprement dite. Quoi qu'il en soit, le *Littus Cyneticum* commençait immédiatement au point où venait mourir la chaîne des Pyrénées, c'est-à-dire à Argelès. Ce nom antique a-t-il laissé quelque trace? Je réponds hardiment oui. L'étymologie du nom *Cyneticus* est certainement tirée du mot Κῶν, Κυνός, chien, et pour qui suit cette côte, il y a une montagne splendide qui la domine partout, c'est le Canigou, dans le nom duquel nous sommes forcés de reconnaître la trace évidente de l'appellation du *Littus Cyneticum*; en d'autres termes, la côte cynétique c'est celle qui semble former la base immense du Canigou. De plus, l'endroit où la population de Perpignan va, dans la belle saison, prendre les bains de mer, se nomme toujours le Canet. Ce mot a encore évidemment la même origine, bien qu'il nous soit impossible de deviner ce qui a pu en motiver le choix.

Remarquons, du reste, que l'expression « *Ora Sordonum*, » employée par Mela, implique l'existence d'une tribu qui portait le nom de Sordones. Pyrène était donc bâtie sur le territoire des Sordones, et la côte de ce territoire se nommait *Littus Cyneticum*. N'oublions pas que ces noms remontent à l'antiquité la plus reculée jusqu'à laquelle les investigations d'Avienus aient pu pénétrer.

Qu'est-ce que la rivière nommée Roschinus, qui traçait un large sillon dans les sables de la côte cynétique? Il est important de le trouver. Strabon nous est ici d'un grand secours (Lib. IV.). Il s'exprime ainsi : Ἐκ μὲν τῆς Πυρρήνης, ὃ τε Ῥουσκίνων, καὶ ὃ Ἰλυβίρρις πόλιν ἔχων ὁμώνυμον ἐκάτερος αὐτῶν. Le Roschinus, c'est donc la rivière qui arrosait la ville de Ruscino; et le Tech, qui passe près d'Elne, était, du temps de Strabon, l'Ilybirris. Ruscino, nous l'avons déjà dit, c'est Castel-Rossillon, et la rivière immédiatement voisine de ce point, c'est la Têt. Le Ruschino d'Avienus n'est donc autre que la Têt; cela est certain. Notons de plus que cette rivière vient se jeter à la mer à très-petite distance au nord du Canet.

Hoc Sordicenæ, ut diximus, glebæ solum est.
 Stagnum hic palusque diffuse patet,
 Et incolæ istam Sordicen cognominant.
 Præterque vasti gurgitis crepulas aquas
 (Nam propter amplum marginis laxæ ambitum
 Ventis tumescit sæpe percellentibus)
 Ita que hoc ab ipso Sordus amnis effluit.

Le premier vers de ce groupe nous offre de nouveau l'épithète *Sor-*

dicena accolée cette fois au mot *gleba*. C'est donc avec raison que j'ai établi tout à l'heure une distinction entre le *Littus Cyneticum* et le *Cespes Sordicenus*, qui font partie d'un seul et même territoire.

Ainsi, le pays sillonné par le Roschinus ou la Têt, c'était bien sûrement la terre, le pays des Sordones. Nous allons être amenés à préciser mieux encore.

« Là, dit Avienus, est un étang et un marais qui s'étalent au loin ;
« ce marais, les habitants du pays l'appellent Sordice. Par delà des
« ondes clapotantes de ce vaste étang, qui s'enfle facilement par l'ac-
« tion des vents que ne peut arrêter le contour aplati des rives, le
« fleuve Sordice s'écoule en sortant de cet étang même. »

Maintenant, interrogeons le terrain ; entre le Tech et la Têt (l'Ilybirris et le Roschinus), tout le rivage n'est qu'un vaste marécage où l'on rencontre deux étangs voisins l'un de l'autre. Le premier, c'est l'étang de Saint-Cyprien, ainsi nommé du hameau duquel il dépend : cet étang est de trop faible dimension pour qu'Avienus ait songé à le mentionner. Le second, c'est l'étang de Saint-Nazaire, nommé ainsi du nom du village placé sur sa rive. Celui-là est très-grand, et une jolie rivière, le Réart, vient s'y jeter.

Nous n'hésitons pas à identifier le marais de Saint-Nazaire avec le *Sordice Palus* d'Avienus. Quant à l'étang de Saint-Nazaire, si c'est la rivière qui s'y jette qui est le *Sordus* d'Avienus, celui-ci devrait être le Réart, qui n'est, à vrai dire, qu'un ruisseau. Mais alors comment expliquer qu'Avienus aurait passé sous silence une rivière aussi importante que le Tech ? Il est donc tout naturel de retrouver le *Sordus* dans le Tech, d'autant plus que, ainsi que je viens de le dire, le Réart se perd dans l'étang de Saint-Nazaire et ne s'écoule pas dans la mer.

Le fleuve Ilybirris de Strabon serait donc, dans ce cas, le *Sordus* d'Avienus et le Tech de nos jours.

575. Ru effluentis ostiis

Puis lacune de deux vers.

Ce vers dont il manque la plus grande partie, et la lacune qu'il précède, nous laisseraient dans une grande perplexité si tout ce qui suit ne nous remettait en bonne voie.

Ce que nous pouvons supposer avec toute probabilité, c'est qu'il s'agissait là de l'Agly, rivière qui se jette à la mer par deux bouches distinctes, et que l'on rencontre en remontant au nord de l'embouchure de la Têt et avant d'atteindre l'étang de Leucate.

L'Agly a porté dans l'antiquité le nom de Vernodubrum.

La première syllabe *Ru* du vers tronqué, qui est le 575^e du poëme, a suggéré à l'éditeur Wernsdorf une idée qui ne peut être soutenue; voici comment il s'exprime : « *Mihi residua syllaba Ru... indicare videtur hic mentionem factam esse lacus Rubresi, vel ut Plinius vocat, Rubrensis.* » Ici Pomponius Mela est bon à consulter; voyons donc ce qu'il nous apprend (Lib. II, c. v.) :

« *Atas ex Pyrenæo monte degressus, qua sui fontis aquis venit, exiguus, vadusque est; et jam ingentis alioquin alvei tenens, nisi ubi Narbonam attingit, nusquam navigabilis; sed cum hybernis intumuit imbribus, usque eo solitus insurgere, ut se ipse non capiat. Lacus accipit eum Rubresus nomine, spaciosus admodum, sed quæ mare admittit, tenuis aditu!; ultra est Leucata, littoris nomen : et Salsulæ fons, non dulcibus, sed salsioribus quam marinæ sint, aquis defluens. Juxta campus minuta arundine gracilique perviridis, cæterum stagno subeunte suspensus. Id manifestat media pars ejus, quæ abscissa proximis, velut insula natat, pellicque se atque attrahi patitur. Quin et ex iis quæ ad imum perfossa sunt, suffusum mare ostenditur. Unde Graiis, nostrisque etiam auctioribus, verine ignorantia, an prudentibus etiam mendacii libidine, visum est tradere posteris, in ea regione piscem e terra penitus erui, qui ubi ex alto huc usque penetravit, per ea foramina ictu captantium interfectus extrahitur.* »

Quels sont les renseignements topographiques que nous fournit ce curieux passage? L'Atas (ou Atax), c'est l'Aude, dont Mela nous décrit le régime. L'Atax se jette, dit-il, dans un grand lac nommé Rubresus, dont la bouche sur la mer est de petite dimension. Au delà de ce lac est Leucata, nom du rivage, et la fontaine de Salsulæ, plus salée que la mer. Mela décrit ensuite l'aspect verdoyant de l'étang couvert de jones petits et grêles qui lui donnent l'air d'un champ. Mais ce champ surnage comme suspendu au-dessus de l'eau, et une grande partie, détachée du reste, peut être facilement mise en mouvement. Quand on y fait des trous, on trouve la mer au-dessous.

Or, l'Aude ne se jette pas du tout dans l'étang de Leucate. C'est dans l'étang de Vendres, près Béziers, que va se perdre le vieux lit de l'Aude, tandis que le nouveau lit aboutit à la mer, entre les deux étangs de Fleury et de Vendres. D'un autre côté, la branche de l'Aude qui traverse Narbonne même, après s'être détachée du lit principal, au nord de cette ville, entre Salelles et Védillan, se jette dans l'étang de Bages, en suivant une langue étroite de terre qui sépare cet étang de celui de Gruissan. Donc le lac Rubresus de Mela ne peut être ou que l'étang de Vendres ou que celui de Bages,

considéré comme ne faisant qu'un avec celui de Gruissan. Premier point acquis à la discussion.

C'est donc là qu'il faut chercher le lac Rubresus de Pomponius Mela, et non pas à l'étang de Leucate. Cela est si vrai d'ailleurs, que Mela, ainsi que nous l'avons fait remarquer, marche du nord au sud, et qu'après avoir parlé de son lac Rubresus, il dit : « Ultra est Leu-
« cata littoris nomen, et Salsulæ, etc. » Or, Leucata, c'est toujours Leucate; Salsulæ, qui est encore plus loin vers le sud, c'est Salces. Il n'y a donc aucun moyen de voir le lac Rubresus dans l'étang de Leucate.

Je suis dès lors bien plus disposé à admettre que, dans le vers tronqué dont nous n'avons que les débris méconnaissables, Avienus décrivait la rivière l'Agly et ses deux embouchures. Peut-être le nom antique de cette rivière commençait-il par la syllabe Ru. C'est ce que nous ne saurons jamais, à moins que l'on ne retrouve un bon manuscrit de l'*Ora maritima*.

La lacune qui suit n'est que de deux vers, à ce que dit Wernsdorf. Qu'en sait-il, puisqu'il n'a comparé que des éditions imprimées? Mais admettons-le; dans ces deux vers, à coup sûr, il y avait : 1° la mention de Leucate, qu'Avienus, ainsi qu'il le dit plus loin, appelait lui-même Promontorium Candidum; 2° celle du vaste étang de Leucate, et probablement aussi celle de la source de Salces; mais dans un ordre précisément inverse de celui que je viens de donner, en les citant, à ces trois lieux différents, puisque Mela décrit le terrain en marchant du sud au nord.

Poursuivons :

576. Sinuatur alto et propria per dispendia
 Cespes cavatur, repit unda longior
 Molesque multa gurgitis distenditur;
 Treis namque in illo maximæ stant insulæ
 Saxisque duris pelagus interfunditur.

A partir de Leucate, plateau rocheux très-notablement élevé au-dessus du niveau de l'étang voisin et de la mer, la côte cesse de se diriger exactement du sud au nord, comme elle le faisait depuis Ccllioure et Argelès, et elle s'infléchit au nord-nord-est. C'est ce changement de direction qui me paraît impliqué dans l'expression « si-
« nuatur alto. »

Rien de plus juste que les termes : « Et propria per dispendia
« cespes cavatur. » Rien de plus exact que la description concentrée dans les vers qui suivent.

Examinons, en effet, le terrain ; qu'y trouvons-nous ? Dès que l'on voit la côte se creuser pour former le golfe dans lequel s'ouvre le détestable port de la Nouvelle ; dès que l'on a franchi la pointe extrême nord de l'étang de Leucate, on rencontre un nouvel étang ; c'est celui de la Palme, qui communique avec la mer par les deux bouches nommées dans le pays le grao de la Franqui et le grao de la Jougraosse. Toute la partie de la côte proprement dite, placée entre ces deux graos et l'étang de la Palme, forme une première île considérable. Puis l'on parcourt, en suivant l'ancienne route de Perpignan à Narbonne, une pointe solide du continent, sur laquelle on rencontre successivement Roquefort et Sigean, et qui se prolonge directement jusqu'à la mer. En côtoyant celle-ci, au lieu de suivre l'ancienne route carrossable, on arrive promptement à la Nouvelle. De la pointe nord de l'étang de la Palme au port de la Nouvelle, il y a, à très-peu près, dix kilomètres. La plage proprement dite n'a pas en cet endroit plus d'un kilomètre de largeur, et le terrain qu'elle borde est rocailleux et élevé, à telles enseignes qu'on y rencontre des carrières de marbre qui ont été très-anciennement exploitées.

Nous voici à la Nouvelle ; devant nous s'étend vers le nord l'île Sainte-Leucie, dont la pointe nord est fort élevée. Cette île est bornée par le grao de la Nouvelle et l'étang de Sigean au sud, par le grao de la vieille Nouvelle et l'étang de Gruissan au nord, par la mer à l'est, et enfin par l'étang de Sigean à l'ouest. Deuxième grande île.

L'étang de Gruissan contourne ensuite complètement une troisième île, plus considérable, montueuse à l'ouest, et que terminent au sud le grao de la vieille Nouvelle, et au nord le grao du Grazelle. Au delà c'est le continent jusqu'à l'embouchure de l'Aude, c'est-à-dire jusqu'aux étangs de Fleury et de Vendres. Cette portion du continent à la pointe sud de laquelle se trouve le village de Gruissan, est toute recoupée de hauteurs et de rochers, dont quelques-uns bordent la mer.

Une langue de terre assez étroite sépare l'étang de Gruissan de l'immense étang formé de la réunion de ceux de Sigean et de Bages. Cette langue de terre, que suit la branche de l'Aude descendant de Narbonne, court directement du nord au sud, et forme ainsi toute la rive orientale de l'étang de Bages. Celui-ci, dont les bords sont extrêmement sinueux, baigne plusieurs îlots, nommés l'île de Mouisset (celle-ci est reliée à la côte), puis les îles des Ouillous, et l'île de la Planasse. Les îles des Ouillous sont au nombre de trois, deux petites et une grande et assez haute, devant laquelle se trouve un petit hameau de pêcheurs nommé Laoute.

Si nous reprenons maintenant les vers d'Avienus, nous en reconnaitrons la parfaite exactitude :

Sinuatur alto et propria per dispendia
 Cespes cavatur, repit unda longior
 Molesque multa gurgitis distenditur;
 Treis namque in illo maximæ stant insulæ
 Saxisque duris pelagus interfunditur.

Oui, tous ces mots, sans en excepter un seul, s'appliquent à merveille à la côte depuis Leucate jusqu'à l'embouchure de l'Aude. Les trois grandes îles citées par notre poëte, je les ai décrites et déterminées. Les roches qui bordent la mer, je les ai signalées. Et que lisons-nous ensuite ?

Nec longe ab isto cespitis rupti sinus
 Alter dehiscit, insulasque quatuor
 (Ac priscus usus dixit has omnes triplas)
 Ambit profundo.

Les vers précédant ceux-ci s'appliquaient aux étangs de la Palme et de Gruissan; ceux que je viens de transcrire s'appliquent avec la même justesse aux étangs réunis de Sigean et de Bages.

Les quatre îles signalées par Avienus se retrouvent dans l'île de la Planasse et dans les trois îles formant le groupe des Ouillous.

J'avoue que je ne saisis pas bien le sens précis du vers : « At priscus » usus dixit has omnes triplas. » Avienus veut-il dire que chacune de ces quatre îles était considérée anciennement comme formée par un groupe de trois îlots? Je ne le pense pas. Veut-il dire que jadis on comptait trois îles seulement au lieu de quatre? Cela me paraît plus probable. Quant à l'hypothèse fondée sur la présence dans les premières éditions du mot *Piplas*, au lieu de *Triplas*, et en vertu de laquelle on a voulu conclure que ce mot barbare était un nom propre appliqué en commun à ces îles, je la repousse de toutes mes forces.

En résumé, le lac Rubresus de Mela, ou Rubrensis de Pline, me paraît être l'étang de Gruissan, dont le nom actuel offre encore, à mon avis, le reflet du nom primitif. A propos des îles mentionnées par Avienus, Wernsdorf, qui est fort embarrassé pour les retrouver, s'exprime ainsi : « Tot numero insulas hoc in sinu non agnoscunt veteres geographi; neque enim Stoechades possunt intelligi. »

Non, en vérité, il n'est pas permis de penser aux Stoechades, lorsqu'il s'agit forcément d'îles placées au sud de Narbonne. La particularité signalée par Avienus, que ces îles étaient baignées à la fois par les

étangs et par la mer, aurait dû remettre Wernsdorf dans la bonne voie.

Poursuivons :

585.

Gens Elesycum prius
Loca hæc tenebat, atque Narbo civitas
Erat ferocis maximum regni caput.

Les anciennes éditions portent ce nom hétéroclite *Elesycum*, dont Cellarius a fait justice en restituant : « Gensque Bebrycum prius. » Il se fondait, pour cela faire, sur une scholie de Tzetzès (ad Lycophronis vers. 1305), que voici : Ἐτεροὶ βέβρυκες ἔθνος Γαλατῶν, οἱ καλοῦνται Ναβρωνήσιοι. J'adopte pleinement cette correction, et je ne doute pas qu'Avienus n'ait en réalité mentionné les Bebryces, peuple connu par d'autres sources, et non des Elesyces qui viennent on ne sait d'où.

De même les anciennes éditions offrent *Naro* au lieu de *Narbo*, qu'il est indispensable de replacer dans le texte.

De ce texte il résulte que Narbonne a été la capitale d'un véritable royaume des Bebryces, dont les belles monnaies nous sont aujourd'hui assez bien connues. Ce sont celles qui nous offrent les noms des rois Bitovius, Bitoukus, Bitoviogogus, Riganticus et Cean-toles (1).

Poursuivons :

Hic salsum in æquor amnis Attagus ruit.

Nous voici arrivés à un jalon certain. L'Attagus de notre poète, c'est l'Atas ou Atax de Mela, l'Aude de nos jours, qui se jette effectivement à la mer entre les deux étangs de Fleury et de Vendres.

Heliceque rursus hic palus juxta.

Il n'y a pas à s'y tromper ; « le *palus Helice*, » c'est certainement le vaste étang de Vendres. Si ce nom *Helice* est correct, nous devons avouer qu'il n'a pas laissé la moindre trace dans la mémoire des habitants du pays.

L'étang de Vendres, ou de Vénus, semble avoir pris son nom d'un édifice antique dont les ruines informes se voient au bord même de l'étang, à très-petite distance au sud du village de Vendres, et qui ne sont connues dans le pays que sous le nom de temple de Vénus.

(1) Je penche à croire que les trois premières légendes correspondent au nom d'un seul et même personnage.

De même que « Portus Veneris » est devenu Port-Vendres, de même le nom de Vénus a donné naissance à la dénomination de Vendres pour le village, et d'étang de Vendres pour l'étang en question. En suivant la côte nord de l'étang de Vendres, et à 2 ou 3 kilomètres à l'ouest du prétendu temple de Vénus, je me rappelle avoir vu debout, dans le marécage, un tronçon de colonne antique; de quel monument provenait-il? Je ne saurais le dire.

Quant au nom de l'Aude, écrit Attagus par Avienus, il semble que ce poète ait pris pour un nominatif le génitif Ἄταγος, d'Ἄταξ, dont se sert Ptolémée en indiquant les embouchures de l'Aude sous le nom de :

Ἄταγος ποταμοῦ ἐμβολᾶς.

Poursuivons :

Dehinc

589. Besaram stetisse fama casca tradidit.

De l'étang de Vendres à Béziers, il y a si près, qu'il ne semble pas possible de méconnaître dans la Besara d'Avienus, la Betara, Betarra ou Biterra, des autres auteurs de l'antiquité. Les belles monnaies de Béziers, portant la légende BHTAPPATIC, nous font connaître une forme un peu différente de celle que nous fournit Avienus, et il est à remarquer que cette dernière forme Besara se rapproche aussi sensiblement de l'appellation moderne, Béziers.

590. At nuncce Ledus, nunc et Orobis flumina
Vacuos per agros et ruinarum aggeres
Amœnitatis indices priscae meant.

Ici nous nous trouvons dans un véritable embarras. L'Orobis, c'est incontestablement l'Orb, qui passe à Béziers et va se jeter à la mer au grao de Sérignan.

Mais que peut être le Ledus, si toutefois ce nom est correct?

L'habitude d'Avienus, dans ses énumérations de fleuves et de lieux, est de les citer ainsi qu'ils se présentent successivement et sans revenir sur ses pas. A ce compte, le cours du Ledus devrait se rencontrer avant celui de l'Orobis, et entre les embouchures de l'Aude et de l'Orb il n'y a pas de cours d'eau qui se jette à la mer. Dès lors nous devons conclure que le Ledus est un affluent de l'Orb. S'il en est ainsi, nous avons bien le Liron ou Lirou, qui se perd devant Béziers même dans l'Orb; mais ce n'est, à vrai dire, qu'un ruisseau. Les deux seuls affluents un peu considérables de l'Orb sont le Jeu

et la Mare; mais ils sont fort loin de la mer, et rien ne ressemble moins à ces deux noms que le mot Ledus.

On a bien été tenté de retrouver dans le Ledus le Lez, qui, passant un peu à l'est de Montpellier, va se jeter à la mer au grau de Palavas, au nord-est de Maguelonne. Mais comme, avant d'arriver au Lez, il faut passer par-dessus le cours de l'Hérault, il n'y a pas moyen, je crois, d'identifier le Ledus d'Avienus avec le Lez de notre époque. Remarquons enfin que si le texte primitif portait Lerus, au lieu de Ledus, l'identification de cette rivière avec le Liron ne présenterait plus de difficulté.

Pomponius Mela ne nous est d'aucun secours pour éclaircir ce point douteux. Voici, en effet, ce que nous y lisons (loc. cit.) « Tum « ex Cebennis demissus Arauraris, juxta Agathan, secundum Bly- « teras Obris fluit. »

L'Arauraris (lisez Arauris), dont le nom est certainement estropié, c'est l'Hérault, qui se jette effectivement à la mer au grau d'Agde. Les deux noms tout aussi incorrects, Blyteras et Obris, nous représentent Béziers et l'Orb. Voilà tout ce que nous en pouvons dire.

On le voit, Mela suit parfaitement ici sa marche régulière du nord au sud.

Revenons à Avienus.

Nec longe ab istis Thyrius alto evolvitur
Cinorus agmen.

Puis une lacune de deux vers.

Entre les embouchures de l'Orb et de l'Hérault se trouve celle d'une petite rivière nommée le Livron. Avienus en a-t-il parlé? Nous n'en savons rien, puisque nous nous trouvons encore une fois en présence d'une malheureuse lacune qui, incontestablement, devait contenir la mention d'Agathà et de l'embouchure de l'Hérault.

Qu'est-ce que le Thyrius?

Wernsdorf suppose que c'est l'Hérault, l'Arauris de Mela, ou la Liria de Pline. Celle-ci pourrait bien être le Livron.

Nous ne savons que dire du fragment de vers

Cinorus agmen.

que nous abandonnons, non sans regret.

Après la lacune signalée tout à l'heure, nous lisons :

595. Nunquam excitentur fluctuum volumina
 Sternatque semper gurgitem Alcyonæ quies.

Vertex at hujus cautis e regione se
 Illi eminenti porrigit, quod candidum
 Dixi vocari.

Les deux premiers vers de ce groupe, avec leurs verbes au subjonctif, étaient évidemment reliés à celui qui précédait, et qui est malheureusement perdu. Il s'agissait certainement d'un amas d'eau abrité et toujours tranquille, étang ou port. Or, nous trouvons, au point où nous sommes arrivés, l'étang de Luno, qui s'étale au nord du cap d'Agde. En avant de cet étang, c'est-à-dire au sud, la carte de Cassini signale d'anciennes fortifications et les ruines d'un môle ; à l'est du même étang sont d'autres ruines nommées ruines d'Embounes, qui donnent ce même nom d'Embounes à un second petit étang placé au pied de la hauteur isolée que couronne l'hermitage de Saint-Loup.

Toutes ces ruines marqueraient-elles par hasard la position d'une Agatha primitive, dont le nom serait venu de la bonté du mouillage signalé par Avienus ? C'est possible, mais j'avoue que je ne suis guère disposé à l'admettre, sans plus ample informé. Le reste du groupe de vers auquel nous sommes parvenus est extrêmement important. La lacune qui précède contenait évidemment la mention d'une roche élevée s'avancant dans la mer, puisque notre poète reprend, après avoir consacré deux vers à la constatation du calme constant d'un amas d'eau : « Vertex at hujus cautis, etc., » il venait donc de parler de cette roche ou *cautes*. Du moment qu'il ajoute ensuite que ce sommet s'élève en face du cap qu'il a appelé cap Blanc (*Candidum*), il ne peut plus subsister dans notre esprit le moindre doute ; le cap Blanc d'Avienus, c'est la pointe de Leucate, et le cap qui lui fait face, c'est le cap d'Agde. Entre ces deux pointes de terre, en effet, la côte se creuse pour former le golfe dans lequel s'ouvrent les ports dangereux de la Nouvelle et d'Agde, si toutefois ces deux détestables entrées peuvent s'appeler des ports.

Enfin, il reste démontré que, dans la première lacune que nous avons signalée dans le poème d'Avienus, il était question de l'étang et de la pointe de Leucate.

Blasco propter insula est
 600. Teretique forma cespes editur salo.

Rien de plus clair et de plus exact que cette description ; elle concerne en effet la roche pointue, couronnée par un vieux fortin, et

qui surgit isolée devant (au sud-ouest) le cap d'Agde. Ce roc et ce fortin, ce sont le rocher et le fort de Brescou.

In continenti et inter adsurgentium
Capita jugorum rursus arenosi soli
Terga explicantur; seque fundunt litora
Orba incolarum.

A partir du cap d'Agde, la plage proprement dite est sablonneuse et marécageuse à la fois. Deux petits étangs que j'ai déjà mentionnés, les étangs de Luno et d'Emboues, se succèdent et sont suivis d'un vaste marécage qui conduit jusqu'à la pointe sud de l'étang de Thau. Entre Agde et l'étang de Thau, on rencontre l'étang du Bagnas. Derrière ces trois étangs sont les hauteurs qu'Avienus signale.

605. Setius inde mons tumet
 Procerus arcem ac pinifer : Setii jugum,
 Radice fusa in usque Taphrum pertinet :
 Taphron paludem namque gentici vocant
 Rhodani propinquam flumini. Hujus alveo
 Ibera tellus atque Ligyes asperi
610. Intersecantur.

Pas d'incertitudes cette fois ; il s'agit du mont de Cette, dont le pied est baigné par la mer d'un côté, et par l'étang de Thau de l'autre. Mais ici il faut faire une distinction nécessaire ; ce n'est pas l'étang de Thau proprement dit qui est près de la branche la plus occidentale du Rhône, c'est-à-dire du Rhône mort. Mais comme l'étang de Thau a pour continuation l'étang de Maguelonne, puis celui de Perols, puis celui de Mauguio, Avienus, ne faisant qu'un seul de tous ces bassins successifs, a fort bien pu dire que le « Taphron stagnum » était rapproché du Rhône. Il est vrai qu'entre la pointe occidentale de l'étang de Mauguio, le dernier bassin du vaste ensemble que nous venons de nommer, et le Rhône mort, il y a encore un étang isolé, l'étang du Repausset.

Le Taphron séparait le territoire ibérique du territoire des Ligyes ; c'est là un renseignement géographique très-intéressant.

Mais revenons à Cette et à l'étang de Thau proprement dit.

De la citadelle antique mentionnée par Avienus, Pierre de Marca signale des ruines sur lesquelles a été bâti le fort moderne. Quant aux pins que produisait la montagne, le même Pierre de Marca constate qu'ils ont subsisté jusqu'en l'an 1622, où la garnison placée

dans le fort par Henri, dernier duc de Montmorency, les détruisit tous

Voyons maintenant ce que Pomponius Mela nous apprend sur cette localité intéressante. Après avoir décrit le cours du Rhône, « qui inter Volcas et Cavaros emittitur, » il dit : « Ultra sunt stagna « Volcarum, Ledum flumen, castellum Latara, Mesua collis incinctus « mari pene undique, ac nisi quod angusto aggere continenti annexitur, insula. »

Les étangs des Volkes, ce sont évidemment les étangs de Mauguio, de Pérols, de Maguelonne et de Thau.

Le « Ledum flumen, » c'est incontestablement cette fois le Lez, qui se jette à la mer, ainsi que nous l'avons dit déjà, au grau de Palavas, en séparant l'étang de Pérols de celui de Maguelonne.

Le « Castellum Latara » peut, faute de mieux, être identifié avec Lattes, gros village placé sur la rive gauche du Lez, à l'ouest de Pérols, et à égale distance à peu près entre les routes de Montpellier à Pérols et à Maguelonne.

La « Mesua collis » est décrite de telle façon par P. Mela, qu'il serait difficile de n'y pas reconnaître le mont de Cette. Toutefois, il doit y avoir eu ici une altération du texte, sinon il paraîtra toujours bien singulier que, précisément en face et à l'ouest du mont de Cette, mais sur l'autre rive de l'étang de Thau, se trouve précisément la petite ville de Mèze. Ce ne peut être d'elle pourtant que Mela a voulu parler, puisqu'elle est baignée par l'étang de Thau et nullement par la mer. Je crois, sauf meilleur avis, qu'il a entendu citer à la fois la montagne de Cette et Mèze.

610.

Hic sat angusti laris

Tenuisque censu civitas Polygium est.

Tum Mansa vicus, oppidumque Naustalo.

Et Urbs hæsice gen sale

Lacune de trois vers.

Ejusque in æquor Classius (*lisez Lasius*) amnis effluit.

Nous sommes réduits, cette fois, à émettre un bien grand nombre de conjectures.

Avienus donne évidemment le nom de Taphron au groupe entier des étangs que nous avons énumérés, puisqu'il déclare qu'il s'étend jusqu'au voisinage du Rhône; c'est donc sur toute la rive occidentale de cet ensemble d'étangs reliés entre eux, que nous devons chercher, en tâtonnant, des identifications plus ou moins plausibles. Je le répète, tout ce qui va suivre ne comporte que de pures hypothèses.

La première ville dont Avienus fasse mention, c'est Polygium, sur la petitesse de laquelle il insiste. Si, en tenant compte de la facilité extrême avec laquelle l'L et l'S du latin cursif ont pu être confondus par un copiste maladroit, nous lisons Posygium, au lieu de Polygium, nous trouvons immédiatement Bouzigues sur la rive de l'étang de Thau proprement dit, entre Loupian et Balaruc.

Puis vient : « Mansa vicus, oppidumque Naustalo. » La présence d'un village nommé Vic, sur l'étang de Maguelonne, me porte à supposer qu'il faut séparer Mansa de Vicus par une virgule, et que nous aurions ainsi :

Mansa, Mèze;
Vicus, Vic;

Et enfin l'oppidum Naustalo.

Mais il y a à cela une véritable difficulté, si Bouzigues représente Polygium ou Posygium, c'est qu'après avoir cité cette dernière localité il faut, pour mentionner Mansa (en supposant que ce soit Mèze), revenir sur ses pas vers le sud, et repasser ensuite par-dessus Bouzigues pour aller chercher Vic.

On voit que tout cela est bien chargé d'hypothèses et de difficultés auxquelles la précision de notre auteur ne nous a pas habitués.

Que peut être l'oppidum Naustalo? Nouveau problème à résoudre.

Peut-être la numismatique va-t-elle nous donner le mot de cette énigme. Il existe dans nos collections de très-belles monnaies gallo-grecques sur lesquelles on lit : ΔΟΙΓΓΟΤΑΛΗΤΩΝ, et parfois en plus une légende ibérique de quatre lettres. Ces monnaies ont incontestablement été frappées dans ce pays, où on les retrouve exclusivement; mais jusqu'ici l'on ne leur a pas encore appliqué d'attribution tout à fait satisfaisante. Le nom Longostalo ne se cacherait-il pas par hasard sous la fin du vers « oppidumque Naustalo? » Et d'abord, le *que* qui suit le mot « oppidum » n'est rien de plus qu'une cheville, puisque le vers suivant commence par les mots *et urbs*. Cela posé, nous aurions, je le crois, un vers meilleur en rétablissant ainsi le texte :

Tum Mansa, Vicus, oppidum Longostalo :
Et urbs

J'avoue que je suis bien tenté de proposer cette restitution avec une entière confiance. Mais alors où chercher Longostalo?

Il m'est impossible de ne pas penser aux magnifiques ruines archaïques de Murviel, près Saint-Georges; on pourrait, à la rigueur, songer également à d'autres localités, telles que Balaruc, Marseille-

an, Castries et Mauguio; mais il s'agit d'un « oppidum, » et je doute qu'on en trouve jamais un plus beau que Murviel.

Quoi qu'il en soit, hâtons-nous de sortir du terrain si dangereux des hypothèses, et contentons-nous de dire en passant que Wernsdorf propose pour Naustalo, Fréjus, Forum [Julii. (Risum teneatis!)

Quelle était la ville Urbs..... dont le nom a disparu? Résignons-nous à ne le jamais savoir, avant la rencontre d'un nouveau manuscrit de notre poëme.

Le mot « hæsicæ » est-il un nom propre de localité? Si oui, l'on pourrait penser à Notre-Dame-d'Aix, sur l'étang de Thau et à l'ouest de Frontignan.

Reste le dernier vers, après la lacune indiquée : « Ejusque in æquor Classius amnis influit. » La mesure du vers me suggère la leçon « Clasius, » au lieu de « Classius, » et si nous supprimions le C initial comme fautif, nous aurions là la mention évidente du Lez, ce qui justifierait toutes nos hypothèses précédentes, puisque les localités citées et acceptées par nous sont en deçà du Lez.

C'est ici que nous allons commencer à voir jusqu'à quel point un commentateur peut proposer d'étranges solutions, et méconnaître parfois ce qui saute aux yeux. A propos du « Classius ou Clasius » Wernsdorf cite le Drac ou la Durance, comme se jetant dans le Rhône, dont il n'a encore été question que par hasard et bien avant d'y être parvenu; et le Drac, qui se déverse dans l'Isère, comment en faire un affluent du Rhône? Mais ce n'est pas là ce que Wernsdorf a commis de plus étrange en fait d'erreur, et nous allons y arriver. Poursuivons donc la lecture d'Avienus :

615. At Cimenice regio descendit (*lisez* discedit) procul
 Salso ab fluento, fusa multo cespite
 Et opaca (*lisez* operta) silvis. Nominis porro auctor est
 Mons dorsa celsus, cujus imos aggeres
 Stringit fluento Rhodanus, atque scrupeam
620. Molem imminentis intererrat æquore.

N'est-il pas manifeste qu'il s'agit ici de la vaste plaine qui s'étend jusqu'au pied de la chaîne des Cévennes, dont le nom n'était pourtant pas difficile à démêler sous la forme « Cimenice » si voisine de celle dont se sert toujours Strabon pour désigner la chaîne des Cévennes? Wernsdorf n'a rien trouvé de mieux à faire que de comparer d'abord ce nom à celui d'une montagne et d'un lac d'Étrurie, et ensuite de conclure pour Cimiez, qui est au-delà du Var; comment, à propos de la haute montagne à laquelle cette plaine a em-

prunté son nom, et dont les derniers versants sont baignés par le Rhône, ainsi que le dit Avienus, Wernsdorf n'a-t-il pas vu sur-le-champ qu'il s'agissait des Cévennes? Je ne puis en vérité me rendre compte de cette aberration singulière. Il se contente d'ajouter en note au vers 618 : « *Mons dorsa celsus. Si Cimenicæ regioni nomen dedit, a forte Cimenus vocatus est.* »

Nous lisons ensuite :

621. Ligures ad undam semet interni maris
 Setiena ab arce et rupe saxosi jugi
 Procul extulere.

Aux vers 608 et 610, Avienus parlant de l'étang de Thau, Taphrum stagnum, nous dit :

Ibera tellus atque Ligyes asperi
 Intersecantur.

Les Ligures et les Ligyes sont un seul et même peuple, et le nom de Ligures est celui qu'il faut abandonner.

Ces Ligyes se sont donc, d'après le témoignage d'Avienus, étendus sur tout le littoral jusqu'à la montagne de Cette.

Ici, Avienus expose à Probus qu'il est indispensable qu'il lui parle du cours du Rhône, et c'est là une des digressions que j'ai signalées en commençant ce travail. Je passe donc les six vers et demi dans lesquels il annonce qu'il va aborder ce sujet, et je reprends mon étude au vers 630.

630. Nivosum in auras erigunt Alpes jugum
 A solis ortu, et arva gallici soli
 Intersecantur scrupeo fastigio,
 Et anhela semper flabra tempestatibus.
 Effusus ille, et ore semet exigens
 635. Hiantis antri, vi truci sulcat sola,
 Aquarum in ortu et fronte prima naviger.

Tout cela, sans parler des Alpes, est parfaitement exact, si nous considérons le Rhône comme commençant à sa sortie du goufre que l'on appelle la perte du Rhône, entre le mont Vuache et le mont Credo.

Poursuivons :

At rupis illud erigentis se latus
 Quod edit amnem, gentici cognominant

640. Solis columnam; tanto enim fastigio
In usque celsa nubium subducitur,
Meridianus sol ut oppositu jugi
Conspicuus haud sit, cum relaturus diem
Septentrionum accesserit confinia.

Ces vers ne nous apprennent qu'une chose curieuse, si elle est vraie, c'est l'application du nom de colonne du soleil, donné par les habitants du pays, soit au mont Credo, soit au mont Vuache, mais plutôt à ce dernier que le Rhône serre de plus près.

Tout ce qui suit jusqu'au vers 640 nous est inutile, et ne nous fournit aucun renseignement géographique.

Nous lisons alors :

664. Meat amnis autem a fonte per Tylangios,
Per Daliternos, per Chabilcorum sata,
Cemenicum et agrum (dura sat vocabula,
Auremque primam cuncta vulnerantia;
Sed non silenda tibimet ob studium tuum
Nostramque curam). Panditur porro in decem
670. Flexus recurso gurgitum, stagnum grave
Plerique tradunt : inserit semet dehinc
Vastam in paludem, quam vetus mos Græciæ
Vocitavit Accion, atque præcipites aquas
Stagni per æquor egerit : rursum effluus
675. Arctansque se fluminum ad formam, dehinc
Atlanticos in gurgites, nostrum in mare
Et occidentem contuens, evolvitur,
Patulasque arenas quinque sulcat ostiis.

Examinons ce passage en détail.

Tout d'abord disons que le premier vers est faux,

Meat amnis autem a fonte per Tylangios.

Nous devons donc lire :

Meat fluentum a fonte per Tylangios.

Les mots « Tylangios, Daliternos et Chabilcorum sata » sont vraisemblablement très-altérés. Les Tulingi n'ont rien à voir ici, puisqu'il s'agit du Rhône et que pour les Tulingi le seul fleuve voisin était le Rhin; donc il n'y a pas moyen de faire des Tylangij d'Avienus les Tulingi des autres auteurs. N'était la quantité du mot *Allobroges*, ce serait bien lui qu'il faudrait substituer dans le vers en question,

car le Rhône longe, sur une très-grande étendue, le territoire de cette peuplade illustre.

Nous avons déjà corrigé le commencement du vers en écrivant :

Meat fluentum

au lieu de

Meat amnis autem,

et si nous prenions la forme très-possible « Allobrogios, » nous aurions le vers régulier :

Meat fluentum a fronte per Allobrogios.

Tout bien considéré, je propose formellement cette restitution du vers en question. Passons au suivant.

Que sont les Daliternes ? Il est impossible de le deviner ; cette fois encore, ne faut-il pas remplacer Daliternos par Segalaunos, ce qui serait d'accord avec la géographie ?

Quant aux mots « per Chabilcorum sata, » je propose formellement la correction « perque Volcarum sata, » qui convient tout à fait au cours du Rhône.

En résumé, le vers me semble devoir être lu :

Per Segalaunos, perque Volcarum sata.

Les vers

Panditur porro in decem

Flexus recurso gurgitum, stagnum grave

Plerique tradunt

nous peignent le cours tortueux du fleuve à partir d'Avignon jusqu'à la mer. Les mots « decem flexus » ne doivent évidemment pas être pris à la lettre, et le chiffre « decem » n'est qu'un chiffre vague exprimant un grand nombre de sinuosités.

A partir d'Arles commence la Camargue, à laquelle semblerait se rapporter l'expression « stagnum grave plerique tradunt, » si elle n'était suivie immédiatement des mots « inserit semet dehinc vastam « in paludem. » C'est donc toute la partie si large du Rhône, depuis Avignon jusqu'à la Camargue, qu'Avienus signale comme constituant un véritable étang, suivant l'opinion de bien des gens. Dès lors, le vaste marais nommé Accion par les Grecs devient évidemment la Camargue, avec son grand étang de Valcares.

Notre poëte n'avait pas une connaissance suffisante des bouches du Rhône, puisqu'il lui fait reprendre les allures d'un fleuve après avoir traversé le marais Accion pour se jeter à la mer.

Le vrai, c'est qu'à partir d'Arles, le Rhône se divise en deux grandes branches enveloppant l'immense delta qui se nomme l'île de la Camargue.

La branche de droite se subdivise elle-même plus bas en deux courants, dont le plus occidental se nomme le Rhône mort, et l'autre le petit Rhône.

La branche de gauche, qui part d'Arles, est celle qui conserve spécialement le nom de Rhône, mais son lit a changé plusieurs fois, et l'on trouve des embouchures multiples dont la plus occidentale porte le nom de vieux Rhône.

Un peu plus à l'est se trouvent trois autres bouches servant à un vieux lit du fleuve, aujourd'hui abandonné.

Le Rhône actuel se jette en partie dans l'étang de Galejon, d'où il est déversé dans la mer par deux bouches. Enfin, une petite branche du fleuve se jette directement dans la mer, à l'ouest de l'étang de Galejon, par une bouche particulière.

Tel est à notre époque l'état exact des lieux où se voient les bouches du Rhône. Les auteurs de l'antiquité sont en désaccord absolu sur le nombre de ces embouchures; nous venons d'énumérer celles qui existent en réalité, il serait donc inutile de discuter les opinions si divergentes qui ont été émises à ce sujet.

680. Arelatus illic civitas attollitur.
 Theline vocata sub priore sæculo,
 Graïo incolente.

Arelatus c'est Arles; cela ne peut faire pour personne le sujet d'un doute.

D'où vient le nom primitif Theline? On a prétendu en trouver l'origine dans $\theta\gamma\lambda\eta$, *mamelle*; mais dans Theline, the est bref, et ce mot ne peut, par conséquent, se relier à $\theta\gamma\lambda\eta$, dont la première syllabe est longue.

On a cité à l'appui de cette hypothèse une inscription latine où l'on pensait trouver le nom d'Arles affublé de l'épithète Mamillaria. C'était une mauvaise leçon, ainsi que cela a été reconnu depuis. Résignons-nous donc à ignorer ce qu'a signifié ce nom Theline, s'il est correct.

Avienus fait ensuite parade de son érudition qui lui permet de rejeter avec dédain les rêveries de quelques anciens géographes sur

le cours du Rhône, qu'ils prétendaient servir de limite entre l'Europe et la Lybie.

Inutile de nous occuper des vers destinés à tourner en ridicule cette assertion malencontreuse.

Nous lisons ensuite :

Et compete
Cursus carinæ biduo et binocio est.

Wernsdorf a supposé que le premier de ces deux vers se reliait au précédent :

Derisuique inscitia hæc sit barbara;

et en conséquence il l'a complété ainsi :

Et competente denotetur nomine.

S'il en était ainsi, que deviendrait le vers qui suit,

Cursus carinæ biduo et binocio est?

Il n'aurait plus la moindre signification. Il est donc bien probable qu'Avienus a voulu parler du temps qu'il faut à un navire pour aller d'Arles, dont il vient de parler, à la mer ou à Marseille.

Dès lors, il faut d'abord restituer « *competenti* » pour avoir la césure du vers, qui commence ainsi :

Et *competenti*.....

Quant à la fin de ce vers, je renonce à la deviner; ce n'est pas mon affaire.

Nous lisons ensuite :

690. Gens hinc Veragri, Bergineque civitas,
Salyes atroces, oppidum Mastramelæ
Priscum, paludis terga, celsum prominens
Quod incolentes Citharistium vocant.

Veragri est une leçon impossible; les Veragres sont une peuplade du fond du Valais; il faut donc chercher autre chose, et cette autre chose se présente toute seule: il est évident, en effet, qu'il s'agit là des Cavares qui occupaient les bords de la Durance.

Il faut donc lire :

Gens hinc Cavari, Bergineque civitas.

Qu'est-ce que Bergine? On a cru que cette ville avait pris son nom de Bergion, l'un des deux fils de Neptune, qu'Hercule combattit

dans la plaine de la Crau. Mais je déclare que je n'en crois rien. Pourquoi, en effet, Bergion plutôt que son frère Albion? Très-heureusement, le terrain nous donne la solution de cette curieuse question géographique.

Si d'Aix on se dirige vers le nord-ouest par la route qui passe à Lambesc, à douze kilomètres au-delà de cette petite ville, on trouve une colline dont le sommet est couronné par le village de Vernègues. Dans les flancs de cette colline sont creusés des tombeaux antiques, et au bas se voit un beau temple grec, connu dans le pays sous le nom de temple de Diane, ou de la Maisoun-Basso. Évidemment il y a eu là une ville importante, à l'époque où florissait la puissance des Massaliètes. Je me permets donc de voir dans la Bergine d'Avienus la ville grecque dont les ruines sont à Vernègues. Rien n'empêche que dans le nom de Bergine deux lettres n'aient changé de place, et que la véritable forme du nom ait été Bernige. S'il en est ainsi, de Bernige à Vernègues il y a bien près.

Les *Salvæ atroces* étaient maîtres de tout le pays en deçà de la Durance; ils sont donc bien à leur place dans la description d'Avienus.

Quant à « l'oppidum Mastramelæ, » je crois qu'il faut le chercher à Miramas, où il y a précisément les traces d'un oppidum antique. Chacun connaît le pont charmant qui traverse la Touloubre, en avant de Saint-Chamas, pour desservir la route qui d'Aix conduit à Miramas et à Martigues. Un pareil monument, qui remonte aux premiers temps de la domination romaine, n'a pu être construit que dans l'intérêt d'une localité aussi importante que celle qui donnait son nom au magnifique étang de Berre. Cet étang, nous le trouvons dans Pline, mentionné de la manière suivante. (lib. III, cap. 51) : « Ultra, fossæ ex Rhodano, C. Marii opere et nomine insignes; « stagnum Mastramela: oppidum Maritima Avaticorum. » L'étang de Berre se nommait donc « stagnum Mastramela » du temps où Pline écrivait. Étienne de Byzance dit que l'étang et l'oppidum portaient le même nom de Mastramela. Le Maritima de Pline, le Mastramela d'Étienne, et l'oppidum du palus Mastramela d'Avienus, c'est une seule et même chose, et, je le crois sincèrement, la même chose encore que Miramas.

Quel est le promontoire que les habitants du pays appelaient Citharistium? Je l'ignore. Serait-il resté quelque trace de ce nom dans celui de l'étang de Caronte, par lequel l'étang de Berre communique avec la mer? C'est possible, mais je me garderai bien de l'affirmer. Je me bornerai à faire observer que la ponctuation adoptée par Wernsdorf rend la dernière phrase incompréhensible. Il faut donc

changer de place la virgule qui suit le mot « paludis, » la reporter après le mot « priscum, » et lire :

Salyes atroces, oppidum Mastramelæ
Priscum, paludis terga celsum prominens,
Quod incolentes Citharistium vocant.

C'est donc bien sur l'étang de Berre qu'il faut chercher le promontoire en question. Mais je ne saurais l'y déterminer moi-même d'une manière certaine, tout en reconnaissant qu'il doit être le même que la pointe de Saint-Mitre, placée au milieu de la côte orientale de l'étang de Berre.

Nous lisons ensuite :

695. Massilia et ipsa est; cujus urbis hic situs
 Pro fronte litus præjacet; tenuis via
 Patet inter undas; latera gurgis alluit,
 Stagnum ambit urbem, et unda lambit oppidum,
 Laremque fusa civitas pœne insula est.
700. Sic æquor omne cespiti infudit manus,
 Labos et olim conditorum diligens
 Formam locorum et arva naturalia
 Evicit arte.

Il serait bien difficile aujourd'hui de dire si la description que je viens de transcrire a été exacte, et comment elle l'a été, tout étant radicalement changé dans l'assiette de cette ville illustre.

Ce qui est certain, c'est que la Massilia d'Avienus est notre Marseille; cela me suffit. A partir de ce point, le poëme d'Avienus est tronqué, et on ne trouve plus que les mots

Si qua prisca te juvat
Hæc in novella nominum deducere,

puis plus rien ! Il n'en résulte pas moins de ces mots, qu'Avienus offrait à Probus de lui traduire en noms ayant cours de son temps tous les noms surannés qu'il venait de lui énumérer. S'il a rédigé ce travail, il est malheureusement perdu, et jamais personne ne le regrettera plus que moi, qui viens de faire tous mes efforts pour me reconnaître dans cette antique nomenclature.